19e Année.— N° 4020 Bureaux : RUE NAIN, 1. UN NUMÉRO : 25 CENTIMES. Bureaux : RUE NAIN, 1. Mardi 23 Mars 1875

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.00
» » Six mois. . . 26.00
» » Un an . . . 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 8, place de la Bourse; à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BOURSE DE PARIS

20 MARS
(Service gouvernemental)

3 0/0.		64 45
4 1/2.		93 00
Emprunts (5 0/0).		103 00

22 MARS

3 0/0.		64 00
4 1/2.		92 75
Emprunts (5 0/0).		102 50

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Actions	Banque de France	3890 00
»	Société générale	570 00
»	Crédit foncier de France	930 00
»	Chemins autrichiens	686 00
»	Lyon	945 00
»	Est	550 00
»	Ouest	600 00
»	Nord	1160 00
»	Midi	690 00
»	Suez	687 00
6 0/0	Péruvien	71 34
Actions	Banque ottomane (ancienne)	685 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	610 00
Londres court		25/26
Crédit Mobilier		460 00
Turc		43 82

DÉPÊCHES COMMERCIALES
Service particulier du *Journal de Roubaix*

Marseille, 22 mars, 11 h. 50 m.
Cotons : Jumel 195, Tarsous 140.
Laines : Débris Alger 115.
Cafés : Ventes, 800 sacs. Rio de 166 à 180.
Soies : Cocons, Ventes 1,400 Andrinople blancs à 16,25, Bagdad à 17, 1,000 jaunes Perpignan.

Havre, 22 mars, 12 h. 15 m.
Cotons : Ventes 2,000 b. Fermes; livrables haussants.
Laines : Ventes 171 b. Buenos-Ayres de 205 à 230.
Cafés : Ventes 460 sacs Jacmel à 94. Cap à 101.50.

Liverpool, 22 mars, 2 h. 17 soir.
Ventes 14,000 b., dont 3,000 pour la spéculation. Importations 21,000 b. Inchangés.

Londres, 22 mars, 2 h. 17 s.
Sucres : Tenus.
Cafés : Stationnaire. Rio flottant à 72 sur enchères.
Laines : Animées. Prix inchangés.

New-York, 22 Mars.
Change sur Londres, 4.81 ; change sur Paris, 5.22 1/2
Valeur de l'or, 115 7/8
Café good fair, (la livre) 16.
Cafés good Cargoes, (la livre) 16 3/4
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnets :

Hâvre, 22 mars.
Ventes 2,000 à 3,000 b. Bonne demande, raidissant.

Liverpool, 22 mars.
Cotons : Ventes 12,000 b. Marché ferme. Recettes du premier jour : 5,000 balles.

New-York, 22 mars.
Coton : 16 1/2.

Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix

Liverpool, 22 mars.
Cotons : Ventes 12,000 ball. Fermes, livrables, actif, pleine hausse 1/16.

Havre, 22 mars.
Cotons : Ventes 3,000 b. Livrables haussant.

New-York, 22 mars
Cotons : 16 1/2.
Recettes : 5,000 b.

ROUBAIX 22 MARS 1875.

Bulletin du jour

On sait que la question des élections partielles n'est pas venue dans la séance de samedi. Les bureaux des trois groupes de la gauche s'étaient réunis à une heure pour examiner l'attitude qu'il convenait de prendre dans le cas où cette question serait portée à la tribune. M. Bocher et les délégués du centre droit assistaient à cette conférence. M. Bocher a développé une proposition qu'il avait l'intention de déposer sur le bureau de l'Assemblée. D'après cette proposition, le délai légal de six mois, à l'expiration duquel le gouvernement est tenu de convoquer les électeurs, aurait été prolongé de huit ou quinze jours. De cette façon, le gouvernement se serait dispensé de l'obligation de convoquer le 10 mai prochain les électeurs des départements où l'on doit pourvoir à des vacances à la date du 30 mai, et l'Assemblée, à sa rentrée, le 11 mai, aurait trouvé la question entière. Cette motion allait être mise aux voix, quand on vint avertir la réunion que la séance de l'Assemblée était levée. Il devenait par conséquent inutile de délibérer plus longtemps. La réunion se sépara immédiatement.

La conséquence de l'ajournement de la proposition Courcelle est d'obliger le gouvernement à faire les élections partielles, au moins celles dont la date est fixée au 30 mai. On prétend que M. Buffet serait disposé à convoquer six colléges électoraux à la fois pour le 30 mai : le Lot, le Cher, le Rhône, la Guadeloupe, la Nièvre et Vaucluse. Il y a lieu de croire, au contraire, qu'on ne convoquera que deux départements, et qu'on attendra pour les autres que la question des élections partielles ait été résolue.

Les émotions de la Bourse de Paris ont été très-vives pendant les derniers jours de la semaine qui vient de s'écouler. Un article de la *Semaine financière* n'a pas peu contribué à augmenter les alarmes de nos spéculateurs. Ce journal prétend que M. Léon Say, le nouveau ministre des finances, se propose de présenter un projet d'emprunt d'un milliard 200 millions, destiné à rembourser complétement la Banque, à supprimer complétement le cours forcé, à assurer l'équilibre du budget sans le secours de nouveaux impôts, en rendant immédiatement disponibles les 200 millions affectés chaque année à l'amortissement de la dette à la Banque. Une somme considérable pourrait être consacrée aux dépenses de réorganisation, que bientôt n'alimenteront plus suffisamment les ressources du compte de liquidation.

D'après une autre combinaison, l'emprunt à contracter ne serait que de 600 millions; la Banque serait remboursée jusqu'à concurrence de 400 millions; une somme de 100 millions, rendue disponible sur le service de l'amortissement, assurerait le nivellement du budget et dispenserait encore de recourir à l'impôt.

Enfin, un troisième projet consisterait à convertir purement et simplement l'emprunt Morgan en rente 3 0/0, mais avec une soulte qui procurerait au Trésor une rentrée immédiate de 115 millions.

« Bien entendu, ajoutait la *Semaine financière*, nous n'entendons pas choisir entre ces diverses informations et prévoir à quelle solution s'arrêtera définitivement M. Léon Say. Il nous suffit d'indiquer les préoccupations qui ont cours au ministère des finances, en laissant au temps et à l'étude le soin de les traduire en résolutions.

» On nous assure, cependant, que le projet d'un emprunt de 1,200 millions est celui qui a le plus de chances d'être définitivement adopté. »

Toutes ces nouvelles nous semblent plus que hasardées. On se bornera évidemment à rembourser l'emprunt Morgan, ce qui donnera, par l'écart entre l'intérêt à 6 0/0 et le taux de l'emprunt une bonification au Trésor. Quant à emprunter pour payer la Banque immédiatement, l'opération ne serait pas avantageuse, car le taux d'intérêt de l'emprunt serait beaucoup plus élevé que celui qu'on paie à la Banque. Emprunter plus d'un milliard et faire des élections générales, ainsi que le demandent les amis de M. Léon Say, voilà deux opérations qui ne cadrent guère ensemble et qu'il serait bien difficile de mener de front. Donc, jusqu'à nouvel ordre, nous considérerons les renseignements de la *Semaine financière* comme sujets à caution.

REVUE DE LA PRESSE

Nous devons à *Figaro*, entre diverses autres choses, le *reporter*; c'est lui qui a développé cette branche industrielle du journalisme boulevardier. M. Paul de Cassagnac fait aujourd'hui de cette espèce un portrait dont nous donnons les traits principaux :

« J'estime qu'il faut en finir avec cette race infecte des *reporters*:

» Depuis quelques années, une race a surgi sur le pavé de Paris, courant les rues la nuit comme des rats d'égout, battant les boulevards le jour, quêtant, furetant, chiens courants du scandale, pénétrant dans les alcôves, dans les salons, dans les cuisines, comptant le linge, ouvrant votre porte-monnaie, examinant la marque de votre mouchoir et exploitant la vie publique et la vie privée des gens.

» C'est pour eux que le condamné à mort donne sa dernière et funèbre représentation.

» Ils sont là quand Rossel s'adosse au poteau de Satory.

» Ils sont là quand Troppmann monte sur la charrette.

» Et leur crayon agile dessine tout, le couperet, les canons de fusil, et compte les battements du cœur dans la poitrine du supplicié.

» Bien plus même : ils se font limiers de police. Ils parcourent le canton de Limours et cherchent eux-mêmes les assassins. Ils sont juges d'instruction, procureurs de la République, gendarmes, et tous les matins ou tous les soirs ils racontent bruyamment où en est l'affaire menée par eux.

» Le nez en l'air, attendant qu'un maçon tombe du cinquième étage pour savoir au juste ce qu'il a de côtes enfoncées; les yeux à l'horizon pour guigner si quelque incendie ou quelque explosion de fabrique ne leur donnera pas de la besogne, ils vont, réduisant à tant la ligne les joies, les douleurs, les grandes actions ou les saletés de la vie humaine.

» On ne peut pas mourir sans voir arriver ce sinistre curieux, qui prend des notes sur le cadavre encore chaud. Ils dérangent la religieuse qui veille auprès du lit mortuaire, pour lui demander son nom, et ils interrompent la douleur du fils pour savoir l'âge du père.

» Un malheur arrive-t-il dans une honnête famille, malheur que l'on doit cacher, que vite c'est à qui le racontera le plus tôt!

» Dame! il faut gagner sa vie, et le déshonneur d'un homme ou d'une femme, cela peut bien rapporter dix francs! A cinquante par mois, cela devient rémunérateur.

» Et qu'importe à ces polissons qu'il y ait des larmes, des sanglots, du désespoir mortel, là où ils passent, jetant sur ce qui doit être voilé la lumière de leur falot? Ce sont les chiffonniers de la société; tous les tas sont bons, et ils n'écrivent pas avec une plume, mais avec un crochet!

» Le public leur appartient, est rançonné par eux, ne peut rien contre eux.

» Aujourd'hui ils raconteront que M. Untel a volé, que Mme une telle a pris un amant, et demain, si vous allez leur tirer les oreilles et leur montrer qu'ils ont fait une odieuse invention, que l'honneur de toute une famille est perdu par eux, ils excipieront de leur bonne foi, diront qu'ils se sont trompés et croiront avoir fait pour le mieux.

» Ainsi, pour moi, par exemple, ils profitent d'un jour où je suis absent de Paris et racontent qu'une femme que je ne connais pas, et à qui je n'ai pas affaire, m'a cravaché sur le boulevard.

» Ils indiquent l'heure, l'*heure de l'absinthe*, comme ils disent dans leur langage d'ivrogne; ils indiquent l'endroit : c'est au café de la Paix. Et, sans aller même consulter un garçon de café ou la dame du comptoir, ils impriment mon nom tout au long et me rendraient parfaitement ridicule, si cela était en leur pouvoir.

» Puis, le lendemain, quand tout Paris se raconte cette histoire stupide, ils croient avoir tout réparé en disant que leur bonne foi a été surprise!

» Heureusement que je suis un écrivain, que j'ai là ma plume pour leur cingler le visage et les empêcher d'y revenir; mais voyez-vous ce qui peut arriver tous les matins à un homme étranger à la presse et qui n'a pas un journal pour se défendre?

» Les lois sont impuissantes pour vous garantir contre eux. D'ailleurs il n'y a pas de loi contre la vermine, et c'est à chacun de nettoyer ses environs.

» Et, si je témoigne quelque colère contre cette race puante des reporters, c'est qu'ils ne s'adressent principalement qu'à la vie privée, et que, pour peu qu'on les laisse faire, on est perdu...

» Je laisse ma vie publique, ma vie politique, à la disposition de tout le monde, et sur ce terrain-là je permets tout.

» Mais sur le terrain de la vie privée, sur le terrain des histoires sottes et inventées à plaisir, c'est autre chose, et j'affirme à MM. les reporters que celui qui s'y frottera une fois n'y reviendra pas une seconde. — PAUL DE CASSAGNAC. »

Les médecins sans diplôme.

Personne n'ignore qu'en temps d'épidémie tout le monde est médecin, c'est-à-dire que tout le monde possède « son remède souverain, » dont il fait volontiers part à ses amis et connaissances pour l'unique plaisir de les obliger. Ce fait ne pouvait manquer de se produire à l'occasion de la maladie courante, la grippe, dont nous sommes plus ou moins victimes; il est peu de gens, chacun sait ça, qui n'ait le secret de quelque panacée infaillible dont la médecine ne soupçonne pas les vertus. Le moment nous a donc paru tout à fait propice pour reproduire la charmante boutade qu'un spirituel docteur publiait, il n'y a pas longtemps, dans l'*Union médicale* :

Laurent Joubert, médecin du seizième siècle, raconte une certaine histoire d'un duc de Ferrare qu'on a rapportée bien souvent, et que je veux vous dire dans le langage naïf et coloré du temps :

« On dit que le duc de Ferrare, Alphonse de Este, mit quelquefois en propos familiers de quel métier il y avait plus de gens. L'un disait de cordonnier, l'autre de couturiers, un autre de charpentiers, que de chicaneux, que de laboureurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que d'autre sortes de gens, et gage avec le duc, son maître (qui rejetait cela bien loin), qu'il le prouvera dedans vingt-quatre heures.

« Le lendemain matin, Gonelle sort de son logis avec un grand bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par dessus, son manteau haussé sur ses épaules. En cet équipage, il prend la route du palais de Son Excellence par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre lui demande qu'est-ce qu'il a; il répond : « Une douleur enragée de dents.—Eh! mon ami, dit l'autre, je scay la meilleure recepte du monde contre ce mal-là; la lui dit. Gonelle écrit son nom en ses tablettes, fesant semblant d'écrire la recepte. A un pas de là, il en trouve deux ou trois qui font semblable interrogatoire, et chacun lui donne un remède ; il escrit leurs noms comme du premier. Et ainsi poursuyvant son chemin, le long de cette rue, il ne rencontra personne qui ne lui enseignât quelque récepte différente l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine et infaillible. Il escrit le nom de tous.

« Parvenu qu'il fut à la basse cour du palais, le voilà environné de gens (comme il était cogneu de tous) qui, après avoir entendu son mal, lui donnèrent force receptes que chacun disait être les meilleures du monde.

« Il les remercie et écrit leurs noms aussi. Quand il entre en la chambre du duc, Son Excellence lui crie de loing : Et qu'as-tu, Gonelle? Il répond tout piteusement et en marmiteux : — Mal de dents plus cruel qui fut jamais.

» — Adonc! Son Excellence lui dit : Eh! Gonelle, je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur encore que la dent fût gastée; Messer Antonio Musa Brassanolo, mon médecin, n'en pratiqua jamais une meilleure : Fais ceci et cela, incontinent tu seras guéris. — Soudain Gonelle jeta sa coiffure et tout son attirail, s'écriant : Et vous aussi, Monseigneur, êtes médecin. Voyez ci mon roolle, combien d'autres j'en ai trouvé, depuis mon logis, jusques au vôtre; il y en a près de deux cents, et je n'ai passé que par une rue. Je gage d'en trouver plus de dix mille en ceste ville, si je veux aller partout. Trouvez-moi autant de personnes d'autre mestier. »

Il avait raison, Gonelle, et il aurait encore raison aujourd'hui.

Un homme d'Etat disait en 1848 : « Tendez une corde en travers du boulevard des Italiens, ou de toute autre voie très-fréquentée de Paris, et arrêtez indistinctement tous les passants qui se présenteront pendant une heure, une journée, si vous voulez; demandez-leur de vous faire, soit une paire de bottes, soit un paletot, tous vous riront au nez, à l'exception des bottiers et des tailleurs, qui s'empresseront de vous prendre mesure.

» Demandez-leur, au contraire, de vous donner les bases d'une constitution politique ou de vous indiquer un remède contre une maladie quelconque, tous vous répondront aussitôt, avec autant d'assurance que d'empressement... à l'exception des médecins et des législateurs, qui vous prieront peut-être de leur laisser le temps de réfléchir. »

Oui, tout le monde fait de la médecine. Le grand seigneur, le marchand, l'ouvrier, les petits, les grands, chacun à sa recette, son onguent, son emplâtre, sa panacée, et vingt fois par jour vous entendez retentir à vos oreilles la fameuse formule : « Moi, qui vous parle, mon cher monsieur, je ne suis pas médecin; mais, permettez-moi de vous indiquer un remède qui m'a parfaitement réussi dans un *cas pareil*. — Un cas pareil! Vous me la baillez belle, mon brave homme! — Est-ce qu'il y a des cas pareils? Et, d'ailleurs, croyez-vous que ce soit chose facile d'établir la similitude et la dissemblance? Demandez un peu à ceux dont c'est le métier, et vous verrez ce qu'ils vous répondront. Moi aussi, j'aurais bien des choses à répondre, mais cela m'entraînerait trop loin.

Parmi cette multitude de médecins dont pullule le monde, au premier rang vous voyez les femmes, et l'on sait avec quelle ardeur de prosélytisme, avec quelle foi intrépide, avec quel désintéressement elles propagent les remèdes les plus étrangers, les plus monstrueux, les plus ridicules! L'intention est bonne assurément, et il faut croire que cet instinct de charité et d'assistance, si naturel à la femme, est ici son principal, son seul mobile.

Une des femmes les plus brillantes de la cour du grand roi, douée de tous les dons du cœur et de toutes les grâces de l'esprit, et dont le nom sera l'éternel honneur de notre littérature, madame de Sévigné, a donné plus que toute autre peut-être dans ce travers, et sa correspondance en fait foi.

Elle aimait peu les médecins et adorait la médecine; j'entends les remèdes de toutes sortes et les plus bizarres colportés par des gens du monde ou par ces charlatans ou ces médecins dont Montaigne disait si plaisamment : « Le choix de la plupart de leurs drogues n'est aucunement mystérieux et divin : le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, le sang tiré de l'aile droite d'un pigeon blanc, et pour nous autres coliqueux (tant ils abusent de notre misère), de crottes de rat pulvérisées, ou telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement que d'une science solide. »

Il faut entendre madame de Sévigné disserter sur sa rate, sa bile, ses humeurs. Semblable en cela à certaines femmes de ma connaissance, elle veut

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* du 23 Mars 1875.

— 27 —

LA FEMME DU CAPITAINE AUBÉPIN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX

XII.

(Suite et fin.)

— Par votre faute, comtesse!... que dites-vous donc là?

Antonin raconta succinctement ce qui s'était passé entre sa mère, Mme de Lestenac et Mme Aubépin d'abord, puis entre lui, sa mère et le capitaine.

Le comte, très-attentif, blâma, en termes mesurés, la précipitation de langage de la comtesse et approuva son fils d'avoir soutenu sa mère.

— Tout cela est d'autant plus triste, continua Antonin, que j'ai eu l'honneur de voir Mme Berthe Aubépin et qu'elle m'a convaincu d'une innocence que vous connaissez mieux que personne, mon père.

Le comte se mordit la moustache, et regardant son fils de côté :

— Vicomte, dit-il, êtes-vous bien guéri, mais là... totalement guéri de cette passion folle qui a fait tant de mal à vous et à d'autres?

—Oui, répondit Antonin en essayant de raffermir sa voix.

—Hum!... alors, je vois moins d'inconvénients à vous avouer qu'en effet cette petite personne... Mlle Lenoble, je crois... fière comme une infante et délicate comme une hermine, me joua le mauvais tour de s'indigner, après m'avoir laissé tomber sottement à ses pieds comme un Céladon vulgaire.

Ah! vous le reconnaissez! interrompit la comtesse.

— Je n'en fus que plus ridicule, quand elle sortit la tête haute sur vos pas, comtesse, qui étiez arrivée si mal en point pour mon amour-propre.

— Monsieur, dit la comtesse, il ne faut pas jouer avec l'honneur d'une femme... fût-elle une simple institutrice.

— Une institutrice ainsi faite, comtesse, excusait beaucoup de folies.

— Que n'avez-vous avoué tout cela plus tôt à votre fils!

— Vous êtes charmante, en vérité! avec cela que c'est agréable de conter à un fils de vingt-deux ans qu'on a vu sa fiancée, qu'on l'a trouvée belle, qu'on s'est laissé emporter par la situation, par le printemps, que sais-je?... qu'on lui a manqué de respect et qu'on a été vertement remis sur ses pieds.

— Vous dites... mon père?...

— Je dis, je dis... que la trahison possible de Mlle Lenoble flattait ma vanité et guérissait votre folie... Voilà pourquoi je vous ai laissé croire.

— Ah! monsieur le comte, que votre franchise nous eût été bonne à tous.

— Pas à mon orgueil, mon cher ami, et pas à votre amour non plus.

— Eh bien! je serais heureux aujourd'hui.

— Vous?... vous seriez coulé militairement parlant; tandis que j'ai des promesses excellentes à votre égard, en bon lieu, et que vous pouvez épouser, quand vous le voudrez, la riche et jolie Zoé de Blévillard.

— Monsieur le comte, et vous aussi, ma mère, dit Antonin avec fermeté, veuillez, je vous en prie, à partir d'aujourd'hui, ne plus me parler de Mlle de Blévillard, que je n'épouserai jamais.

— Eh bien! non, s'écria la comtesse, non, votre légèreté a froissé votre femme, désolé votre fils et déshonoré Mme Aubépin.

— Déshonoré!... Le croyez-vous, vraiment?

— Il n'est que trop sûr que les suites de cette déplorable histoire, où vous n'avez pas le beau rôle, comte, ont troublé un beau ménage et vont mettre demain face à face votre fils et le mari de cette infortunée.

— Permettez.. je crois bien que si vous aviez mieux pratiqué la charité évangélique, les choses ne seraient pas allées si loin. Je veux cependant bien reconnaître que c'est moi qui, jadis,.. Enfin, je vais tâcher de réparer cela.

— Le duel importe peu, mon père... ce qui est urgent, c'est de rendre la paix, au ménage de la pauvre Berthe.

— Je ne tarderai pas une minute, alors. Le comte se leva.

— Mais elle se meurt, hasarda la comtesse.

— Mais son mari vit et m'entendra.

— Je vous remercie, mon père, dit Antonin.

Le comte sortit vivement et se trouva face à face, sur la porte de la seconde chambre du capitaine, avec celui-ci, un médecin et M. de Lestenac.

Ils prenaient les mesures pour faire venir promptement de l'hôpital des objets nécessaires au pansement.

La figure du médecin était significativement soucieuse.

— Monsieur, dit le comte en abordant le capitaine Aubépin qui fit aussitôt avec lui quelques pas dans la chambre, je suis le comte de Curnil et je réclame instamment de vous une minute d'attention.

Le capitaine le regarda doucement.

— Si vous êtes le comte de Curnil, dit-il, vous devez savoir que ce nom seul m'est pénible à entendre.

— Je viens essayer de détruire cette impression bien légitime, monsieur, en m'accusant de tous les malentendus et de tous les malheurs dont j'ai été la cause.

— Vous avez en effet, monsieur, joué jadis un assez triste rôle.

— J'ai joué celui d'un fou d'abord, d'un sot ensuite, et je jouerais celui d'un misérable si je n'avouais hautement que, par ma hardiesse et ma vanité, j'ai pu compromettre une honnête fille qui est devenue une honnête femme.

— Monsieur le comte...

— Et dont la réserve et la dignité auraient dû m'imposer le devoir de convenir plus tôt de mes torts.

— Voici une bien tardive explication, dit le capitaine d'un ton incrédule; puis-je savoir ce qui vous pousse à cette confession *in-extremis*.

— Un sentiment de droiture, monsieur. J'arrive, j'assiste à un malheur affreux, je suis menacé demain dans la personne de mon fils, je comprends que ma légèreté coupable est l'origine d'une grande partie de ces troubles intérieurs, et j'hésiterais?... Non, monsieur, malgré l'inopportunité apparente de cette démarche, je la fais spontanément.

Le capitaine, ébranlé par le grand air de franchise qui soulignait ces paroles, regarda son interlocuteur comme pour fouiller tout au fond de sa pensée.

— Faites-moi l'honneur de me croire, monsieur, insista le comte; je vous jure, sur la tête de Mme Aubépin, que Mlle Lenoble, attirée chez moi par une trompeuse prière de ma part, en est sortie digne de nos respects à tous.

En parlant, les deux causeurs avaient involontairement élevé la voix. Aux auditeurs de cette scène s'étaient joints ceux des chambres voisines, ce qui donnait une solennité imprévue et positive à la loyale déclaration du comte de Curnil.

Le capitaine était trop droit lui-même pour ne pas sentir la droiture chez les autres. Un soulagement immense dégonfla son cœur.

— Monsieur, dit-il, je n'ai jamais soupçonné l'honorabilité parfaite de Mme Aubépin, dans le passé comme dans le présent, mais les personnes de votre famille se sont permis des doutes à se sujet, et c'est ce que je ne dois pas tolérer.

— Ces personnes ont été induites en erreur et le reconnaissent.

— Vous seul le dites, monsieur le comte.